

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LES MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE.

CINQUIÈME PARTIE. — LE PROCÈS.

XV.

— Alors, comme ça, monsieur Alexandre, me voilà libre et sans place !

— Mon Dieu, oui, mon garçon, comme tout le monde.

— Ça ne veut pas dire que ce soit agréable !

— Je n'y puis rien.

— Au moins, si madame la comtesse ne s'était pas enfuie si précipitamment, on aurait pu lui demander à continuer de la servir. Car, enfin, elle va monter une autre maison, là où elle est.

— C'est possible, c'est même probable, mais je n'en sais rien.

— Vous ne savez pas où elle va ?

— Non, elle m'a dit seulement qu'elle partait en voyage. Je crois que mesdames de Beaumont l'accompagnent.

— En voyage à l'étranger ?

— Je l'ignore, mais je le suppose.

— Et si vous aviez quelque communication à lui faire ?

— Me Ferté, le notaire, et son ancien tuteur, qui est seul dans le secret, paraît-il, lui ferait parvenir les lettres ou nouvelles.

Désiré, voyant que ses questions n'aboutissaient à rien, prit congé du valet de chambre.

Aussitôt, sans flâner dans l'hôtel où il n'avait plus désormais aucun intérêt à rester, il monta à sa chambre, fit sa malle, alla chercher une voiture, y fit monter ses bagages, et donna

l'ordre au cocher de le conduire avenue Trudaice, ancienne demeure de Julie Verdier, et maintenant occupée par son frère, Prosper Martin.

Le petit misérable était exaspéré et presque découragé.

Cette brusque disparition de la comtesse dérangeait tous ses plans. Comment savoir où elle était allée ?...

Et quand il le saurait, s'il y parvenait sans éveiller les soupçons, comment l'atteindre au loin et la frapper sûrement, lorsqu'elle avait déjà échappé deux fois miraculeusement à ses coups, alors qu'il la tenait pour ainsi dire sous sa main ?

Il trouva son frère l'air soucieux.

— Eh bien, lui dit vivement Prosper, quoi de neuf ?

— Rien de bon !

— Est-ce qu'on est sur notre piste ?

— Pour ça, non.

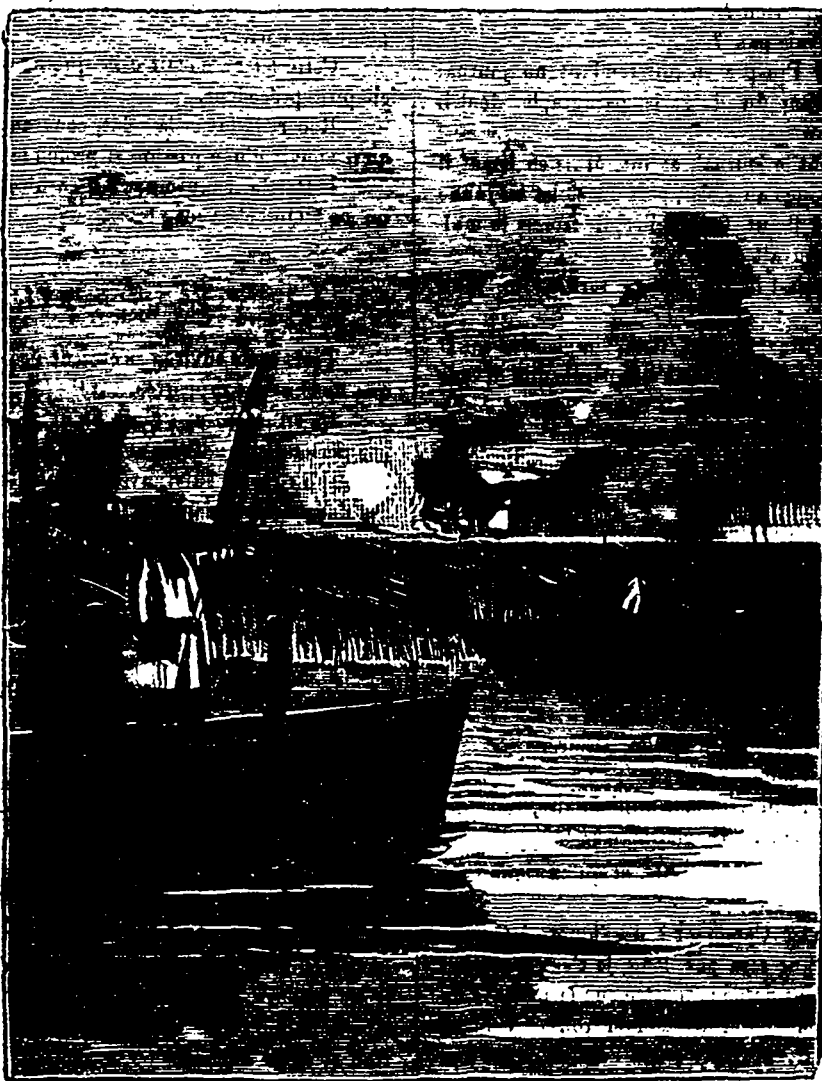
— Dame ! c'est que, depuis l'acquiescement de la comtesse, la justice n'ayant plus son os à ronger, va recommencer ses recherches. Du moment où les deux accusés ont été déclarés innocents, comme le crime n'en existe pas moins, c'est qu'il y a d'autres coupables. On se mettra à leurs trousses... et on trouvera peut-être !

— A moi ! Au secours !... cria la jeune fille.

— Non, te dir-je, fit Désiré, j'ai trop bien pris mes précautions. Faut être prudent, mais rien ne nous menace actuellement.

— Alors.

— Alors, la comtesse est partie. On a renvoyé les gens. Et bonsoir, ni vu ni connu !



—Elle est partie ? Où ça ?  
 —On n'en sait rien.  
 —Elle nous échappe ?  
 —Pour le quart d'heure, oui, mon vicieux.  
 —C'est une partie perdue !  
 —Pas encore ! On l'a retrouvée, je t'en réponds !  
 —Et puis, après ?  
 —Elle entendra parler de nous, voilà tout.  
 —Ainsi, tu persistes ?  
 —Toujours !  
 —Prends garde, c'est tenter le sort !  
 —Sept millions, et les abandonner, jamais !...  
 —Sept millions ? répéta Prosper.  
 —Tout au juste, sans compter les fractions. Trois millions du côté de son mari. Ça fait bien sept, si je sais compter jusqu'à dix.

—Ah ! tu en es encore là ! ricana Prosper avec une colère concentrée ! Tu ne sais donc rien ?

—Qu'est-ce que je ne sais pas ?

—Tiens, là ! répliqua Prosper en lui tendant un journal tout ouvert et en lui montrant du doigt le paragraphe dont il devait prendre connaissance.

Désiré saisit violemment le journal, et lut. Mais en lisant il passait successivement du rouge au violet, puis du violet au jaune et du jaune au vert. Quand il eut fini de lire, il froissa le malheureux journal, qui n'en pouvait mais.

—Tonnerre ! grommela-t-il les poings serrés, les yeux brillant de rage.

Que disait donc le journal ? Ceci tout simplement : Il racontait que la comtesse de Noiville, fidèle à la parole dite devant le tribunal, prenait les mesures nécessaires pour arriver à restituer la fortune de son mari aux parents éloignés que possédait le comte.

Comme on le voit, la nouvelle de cet acte de désintéressement n'avait pas été longue à se répandre, grâce au zèle de Me Litzelmann, qui voyait là le couronnement de sa plaidoirie et la réhabilitation de Jeanne et de Robert Dauray.

—Nous sommes volés ! reprit Désiré avec une sourde fureur. Ah ! si elle était morte en prison avant le jugement ! Je sentais bien bien qu'il fallait nous presser.

—Trop tard, à présent ! murmura Prosper.

—Restent trois millions et demi ! ajouta Désiré.

—Ainsi, tu veux quand même ?

—Je veux que la famille Martin soit millionnaire, répondit le jeune bandit d'un air farouche. Et elle le sera !

—Mais puisque la comtesse est partie, et qu'on ignore où elle est allée.

—Je le saurai ! Quand ? Comment ? Je l'ignore ! Quo je la retrouve seulement, et ce ne sera pas long, je t'en réponds ! Je ne lui laisserai pas le temps de nous mettre sur la paille. Elle serait capable d'entrer en religion et de donner tous-ses biens aux pauvres, pour nous voler. Mais j'y aurai l'œil, et, cette fois je ne la manquerai pas !

Pendant que les deux dignes frères exhalaient leur colère et complotaient un nouvel attentat contre Jeanne d'Esparre qui leur échappait pour quelque temps, Robert Dauray se trouvait réuni à sa mère, heureuse, enfin, complètement heureuse pour la première fois depuis tant de mois passés au milieu des plus terribles angoisses.

Il n'était que temps ! Et c'est ce que se disait Robert en

contemplant avec attendrissement le visage amaigri, les traits fatigués de la pauvre femme.

C'est qu'en effet madame veuve Dauray relevait à peine d'une longue et dangereuse maladie qui l'avait terrassée, en apprenant l'abominable accusation dirigée contre son fils, et clouée sur un lit de douleur pendant toute la durée du procès. Cette maladie avait, du reste, été plutôt un bienfait pour la pauvre mère, en lui épargnant la lente agonie des oraintes et les indignations de chaque jour.

—Ah ! chère mère, lui disait Robert en la serrant dans ses bras, que de torts j'ai à racheter envers toi.

—Eh bien ! lui répondit madame Dauray, me voilà heureuse et sans regrets, puisque tu es heureux !

Robert n'avait pas vu Jeanne depuis leur acquittement. Il n'avait plus entendu parler d'elle. L'inquiétude le pressait.

Ce ne fut que le jour suivant que le facteur lui apporta enfin une lettre dont il devina l'auteur aux battements de son cœur, car Jeanne, ne lui ayant jamais écrit, il ne connaissait point son écriture.

Cette lettre, c'était celle que nous avons reproduite dans un chapitre précédent.

Robert la lut et la relut, couvrant de baisers le nom de celle qu'il aimait d'une passion si profonde et si complète.

—Partie... murmura-t-il ensuite. Partie ! loin d'elle pour un an ! Que c'est long !

## XVI.

Trois mois environ s'étaient écoulés depuis les événements que nous avons rapportés.

La situation ne s'était point modifiée, sauf pour deux de nos personnages : Julie et Prosper Martin. Julie, ainsi que nous l'avons dit, avait suivi, avec un intérêt passionné, les péripéties des débats ouverts devant la cour d'assises de la Seine. En apprenant l'acquiescement de Robert et de Jeanne d'Esparre, son premier mouvement avait été un mouvement de joie et de soulagement profond.

Il lui sembla qu'on lui enlevait un poids immense. Ses haines et ses colères s'étaient apaisées depuis quelque temps, et allaient, chaque jour, en diminuant. Le comte de Noiville mort, sa vengeance était satisfaite. Restaient les questions d'intérêt matériel, de fortune rêvée, de grande vie de luxe entrevue.

Mais Julie, après avoir vécu longtemps dans une misère cruelle, se trouvait relativement heureuse du bien-être relatif qu'elle goûtait, grâce aux cinq cent mille francs touchés par l'entremise de Me Ferté. Cette petite somme était bien écornée, il est vrai, et chaque jour elle fondait entre ses doigts : mais elle s'étourdissait sur l'avenir. Puis, faut-il le dire ? Grâce à son imagination de femme, à la sensibilité de ses nerfs, elle s'était laissée prendre, jusqu'à un certain point, par l'émotion qui avait saisi le public en entendant la défense des deux jeunes gens, de Robert et de Jeanne.

Ce roman d'amour, cette explosion de passion avaient éveillé en elle tout un monde de sensations nouvelles. Elle avait brusquement senti le vide immense de son propre cœur. Elle s'était prise à rêver d'aimer ainsi et d'être aimée avec ce dévouement enthousiaste, avec cette abnégation et cette délicatesse ; de rencontrer un homme de valeur intellectuelle et morale qui l'adorât jusqu'à en mourir, et qu'elle adorât au point de lui donner elle-même, sa vie, sans marchander, avec une sorte de volupté amère

Ses amours passées avec Prosper lui en parurent plus répugnantes et plus hideuses encore !

A tout cela, se mêlait un vague remords des crimes accomplis. Elle ne pouvait plus voir son ancien fiancé et Désiré qu'avec horreur, humiliée, étant jeune, belle, intelligente comme elle l'était, de n'avoir servi qu'à satisfaire les passions et les besoins de semblables êtres. Elle avait beau les fuir, à présent, elle les retrouvait toujours dans sa vie. Elle eût voulu les oublier et ils se cramponnaient à elle, comme le remords et la terreur au criminel.

Prosper, surtout, était devenu pour elle un boulet intolérable dont elle ne pouvait se débarrasser, bien que sa chair en saignât et que son cœur se soulevât. C'est que le malheureux était retombé dans la misère. Son journal, poursuivi pour des articles qui avaient fini par révolter la pudeur publique, avait cessé de paraître, et le rédacteur en chef se retrouvait sur le pavé. Mais il s'était retourné du côté de Julie, qu'il pressurait et exploitait désespérément, malgré ses résistances.

Lasse de cette existence, prise d'un immense dégoût et d'un immense ennui, Julie avait fini par se retirer à la campagne, du côté de Créteil, où elle avait loué une petite maisonnette, entourée d'un jardin, dans l'espoir qu'elle échapperait plus facilement aux poursuites de son ancien fiancé.

Des cent cinq mille francs touchée par elle, il lui restait maintenant, à peine, une quarantaine de mille francs. C'était assez pour attendre le moment où elle toucherait le million qui lui reviendrait, au cas où Jeanne d'Esparre ne serait pas mariée. Mais elle le serait certainement. N'y avait-il pas là le docteur Robert ? Et était-il probable qu'étant libre, elle ne l'épousât pas un jour ou l'autre ?

Cette inquiétude, elle savait que Prosper et Désiré la partageaient, et que, pour s'en soulager, comme pour hériter de la fortune totale de la veuve du comte de Noiville, ils poursuivaient ardemment la réalisation de leurs projets sanglants contre la jeune femme.

Julie, impuissante à rien empêcher, ballottée entre l'horreur du crime à commettre et la terreur de retomber dans l'ancienne misère dont elle ne voulait plus, à aucun prix ; le cœur vide, l'imagination inoccupée, cherchait à se distraire, et, en même temps, fuyait toutes les relations.

Elle vivait seule à la campagne, avec une seule domestique, qui lui servait de cuisinière et de femme de chambre, résolue à ménager ses dernières ressources, et, cependant, se laissant aller à des caprices, à des fantaisies coûteuses de femme désœuvrée et qui ne sait à quoi se prendre.

C'est ainsi que, décidée à faire des économies, refusant avec colère les secours que Prosper lui demandait, les "acomptes," disait-il, sur le futur héritage, puis, cédant, de guerre lasse, à ses exigences sans cesse croissantes, elle avait acheté une petite voiture, un "panier," et un cheval.

C'était sa joie de courir à travers la campagne au galop, en guidant elle-même son léger attelage, trouvant une sorte de soulagement, une ivresse véritable dans le mouvement, dans l'impression de l'air vif qui fouettait son visage, dans les dangers mêmes qu'elle affrontait, car elle lançait son cheval assez fougueux comme une véritable folle.

Il est un troisième personnage que nous ne devons pas oublier : C'est M. Didier de la Tour, le juge d'instruction. Lui aussi avait été vivement ému par les débats de l'affaire de Noiville, et par le verdict du jury. C'était là, pour lui, un véritable camouflet, un échec sérieux.

Après l'acharnement qu'il avait mis à poursuivre Jeanne et Robert, sans vouloir sortir du parti-pris en vertu duquel il avait décidé qu'ils devaient être les coupables, un semblable événement n'était pas sans faire saigner sa vanité d'homme et sans porter atteinte à son infaillibilité de magistrat.

Il comprenait, maintenant, qu'il n'avait pas été impartial, qu'il avait négligé une foule de petits détails importants qui eussent dû l'éclairer ; qu'aveuglé par la passion de venger son ami, il avait mal vu ; qu'en réalité il avait moins cherché la vérité que poursuivi l'idée fixe de prouver la culpabilité des prévenus accusés par lui.

Aussi éprouvait-il le vif désir et sentait-il le besoin impérieux, même au point de vue de sa considération professionnelle, de prendre une revanche éclatante, en menant à bien quelque affaire difficile, sans, pour cela, renoncer à trouver les assassins du comte Gérard de Noiville.

Mais il se gardait bien d'en parler à qui que ce soit, résolu à n'agir qu'à coup sûr, dût-il y mettre des années.

Pour le moment donc, il réunissait tous ses efforts du côté du petit blessé inconnu de l'hôpital Saint Antoine. Il y avait là un mystère à percer, et la réussite ferait oublier sa déconvenue avec Jeanne d'Esparre et Robert Dauray.

Malheureusement, de ce côté aussi, les choses étaient loin d'aller à son gré.

Nos lecteurs doivent se rappeler que monsieur Didier de la Tour avait remis le véritable Pierre Henry entre les mains de M. Barisson, professeur des "sourds-muets."

Pendant quinze jours, les leçons avaient marché à souhait. Le jeune malade prenait ses leçons avec tout le zèle dont il était capable, en égard à son état de faiblesse. Il commençait à faire quelques progrès. Pierre Henry allait pouvoir être interrogé et répondre avant peu de jours. Tout à coup, peut-être par suite de ses efforts, son état s'aggrava.

Du jour au lendemain, une fièvre purulente s'empara du petit malheureux, et sa vie fut en danger. Le sauverait-on une seconde fois ? Les médecins n'osaient se prononcer. En tous cas ce serait une seconde convalescence, pénible et longue, en mettant les choses au mieux.

M. Didier de la Tour était au désespoir.

On voit que si la Providence veillait sur Jeanne d'Esparre, elle semblait aussi ne pas abandonner Désiré Martin.

## XVII.

Ainsi que nous l'avons dit, Julie, fixée à Port-Créteil, avait pris la passion des promenades en voiture et s'amusait à conduire elle-même le petit "panier" dont elle s'était payé le luxe. Sa promenade de prédilection était le long des bords de la Marne. Elle traversait le pont, remontait le chemin de halage qui contourne la partie intérieure de la presqu'île, allant de la sorte jusqu'à Champigny, puis revenant.

Son cheval, animal plein de feu et même un peu vicieux ce, qui fait qu'elle l'avait acheté moins cher, dévorait cet espace avec une rapidité vertigineuse, qui la charmait et lui causait une véritable ivresse.

Les promeneurs, les pêcheurs, tous les habitants de la contrée, avaient fini par connaître la jeune fille et son attelage, qu'ils voyaient passer presque journellement, l'un portant l'autre, avec une impétuosité qui causait l'inquiétude de quelque accident

indévitables. Plus d'un s'était écrié, en voyant sa course désordonnée ;

—En voilà une qui se cassera la tête un de ces quatre matins.

Un ou deux pêcheurs à la ligne, gens d'allures paisibles, s'il en fut ; l'avaient même averti de son imprudence. Mais Julio leur répondit :

—Bast ! ça m'amuse !

Et elle avait continué sans prendre souci de leurs sages conseils.

Souvent Julio avait rencontré sur sa route un homme jeune encore, dont la démarche lente, le visage pâle, l'air pensif, avaient éveillé son attention. Ce n'était point une tête banale. Tout en lui révélait plus que l'homme simplement comme il faut. Il se dégageait de toute sa personne quelque chose de supérieur et de sympathique.

Il avait surtout ce grand charme, aux yeux de certaines femmes, d'avoir l'aspect triste et de ne pas ressembler aux autres hommes que l'on coudoie en tous lieux. Ses yeux bleus avaient un de ces regards doux et ardents, à la fois, qui vont au cœur et qui parlent à l'imagination.

Il ne paraissait pas plus de trente ans. Peut-être la présence de ce promeneur solitaire expliquait-elle pourquoi Julio suivait de préférence le chemin que nous avons indiqué.

Quoi qu'il en soit, si la jeune fille avait remarqué l'homme, celui-ci ne semblait pas faire attention à elle. Il levait la tête, se rangeait le long du sentier quand il la voyait venir, et la regardait passer ; mais tout cela avec une évidente indifférence.

Cette indifférence ne tenait pas, d'ailleurs, à un tempérament flegmatique et insensible aux charmes de la beauté féminine. Non, c'était l'indifférence de celui qu'une préoccupation n'a plus le pouvoir d'éveiller aucune émotion. Une femme ne saurait se tromper à cela ; et Julio ne s'y trompait pas.

Il en était résulté que, se piquant au jeu, elle eût donné bien des choses pour tirer l'inconnu de son apathie, et qu'elle employait à cela tous les moyens. D'abord, elle avait ralenti sa course, quand elle passait près de lui, afin qu'il eût bien le temps de contempler sa beauté qu'elle savait éblouissante, et qu'elle eût elle-même le loisir de le brûler, au passage, de la flamme intense de ses prunelles noires.

Puis, ayant constaté qu'il se contentait de la regarder, comme on regarde un beau tableau ou un joli portrait, elle avait essayé d'éveiller sa sollicitude ou d'exciter sa surprise au contraire, en lançant son cheval à fond de train, lorsqu'elle l'apercevait, pour s'assurer si le danger qu'elle bravait n'irait pas secourir cette apathie polie, qui avait fini par l'irriter.

Or, Julio en était à sa seconde méthode, le jour où commence ce chapitre.

De plus, le temps était orageux, menaçant. Elle avait ses nerfs, et son cheval paraissait subir également le contrecoup de l'électricité dont était saturée l'atmosphère. De temps à autre, il poussait des hennissements d'impatience. Sa maîtresse avait pensé à le contenir, à arrêter son élan.

Le temps était lourd et menaçant, avons-nous dit ! De gros nuages cuivrés montaient à l'horizon. Le vent soufflait par rafales, soulevant les boucles noires de la chevelure abondante de Julio. Jamais elle n'avait été plus belle.

Tout à coup, au détour du sentier, le promeneur qu'elle attendait, apparut, le front penché, le regard fixe devant lui, dans le vague d'une rêverie profonde. Il marchait lentement, lui tournant le dos.

Aussitôt Julio rendit les rênes, et, excitant son cheval de la voix, elle le lança au triple galop, afin de dépasser l'inconnu.

L'attelage allait avec la rapidité du vent. Dick, c'était le nom du cheval, filait droit devant lui, la tête basse, les naseaux largement ouverts, respirant bruyamment, dans un état nerveux qu'il était impossible de ne point remarquer.

Aussi le promeneur qui s'était retourné au bruit de la voiture arrivant sur lui comme une avalanche, en fut-il frappé malgré son indifférence habituelle. Il s'était arrêté.

Au moment où Julio passait devant lui, il cria :

—Prenez garde, mademoiselle ! Il vous arrivera malheur. Tout à l'heure, vous ne serez plus maîtresse de votre cheval.

Entendit-elle distinctement ces paroles ? Cela est douteux. Mais Julio entendit que l'inconnu lui parlait, et elle en rougit de plaisir, sans toutefois rien faire pour contenir la course désordonnée qui l'emportait.

Au même instant, d'ailleurs, un violent coup de tonnerre éclata presque sur sa tête. Ce fut le bouquet. Dick, effrayé sans doute, fit un bond prodigieux et s'emballa.

En vain, Julio affrayée à son tour, voulut le maintenir. Il ne sentait plus le mors. Plus elle tirait sur les rênes, plus Dick redoublait de vitesse.

—A moi ! Au secours ! — cria Julio comprenant enfin le danger.

Mais ses cris se perdaient dans l'espace, emportés par un vent de tempête, et semblaient encore exciter la frénésie de son cheval.

Devant elle, la route faisait un coude rapide. A droite, coulait la Marne. A gauche s'étendaient des terres labourées, séparées de la route par un fossé profond.

Dick se dirigeait de ce côté. Malgré sa terreur, Julio, ne perdant pas la tête, tira violemment sur les guides, afin de le détourner. Ce fut en vain. L'animal filait comme une flèche. Tout à coup, il s'abattit, roula au fond du fossé, entraînant la voiture et celle qui la conduisait. Un grand cri traversa l'espace.

## XVIII.

Le promeneur que nous avons signalé et qui, avait prévu l'accident, entendit dans le lointain le cri d'appel : " Au secours, " poussé par la jeune fille. Aussitôt, quittant son allure nonchalante, il s'élança dans la direction où il avait vu disparaître l'attelage, parcourant la distance qui le séparait du lieu du sinistre avec une rapidité et une vigueur qu'on ne se fût guère attendu, quelques minutes auparavant, à lui voir déployer.

La jeune fille avait été projetée hors de la voiture à plus de trois mètres au delà du fossé, au fond duquel gisait le malheureux Dick, les deux jambes de devant brisées. Elle était étendue au milieu des herbes, la face contre terre.

En un bond, l'inconnu fut auprès d'elle. Il se pencha vers le corps, le souleva légèrement.

Julie était évanouie, et le sang coulait avec abondance d'une contusion au crâne. De plus, un de ses bras, pendant inerte, était brisé, ainsi que le constata celui qui essayait de lui porter secours.

La situation était fort critique, et l'inconnu regardait autour de lui avec inquiétude, ne sachant que faire en face de ce corps semblable à un cadavre et n'osant l'abandonner pour aller chercher du secours.

Heureusement, les cris désespérés de Julie avaient été

entendus de quelques pêcheurs à la ligne, espacés le long du bord de la Marne, et qui, ayant vu passer la voiture, se doutèrent bien de ce qui avait pu arriver. Aussi, il ne tarda pas à se former autour de la jeune fille un petit rassemblement d'une dizaine de personnes.

— Est-ce qu'elle est morte ? demanda l'un d'eux.

— Non, monsieur, répondit le promeneur. Elle n'est qu'évanouie, pour le moment ; mais, comme vous le voyez, elle a reçu une grave blessure à la tête, et, de plus le bras gauche est cassé.

— On ne peut la laisser là.

— D'autant plus que voici l'orage qui éclate.

— Mais comment la transporter, et où ?

— Chez elle, reprit l'inconnu. Elle demeure, si je ne me trompe, de l'autre côté du pont de Créteil : car je l'ai souvent rencontrée, venant de cette direction.

— Rien de plus facile, alors, dit l'un des pêcheurs. Mon bateau est là, attaché à ce saulo. Il suffit de l'y porter, et je la descendrai jusqu'au pont. De là, on enverra prévenir chez elle.

— C'est parfait ! fit le promeneur. Pendant cette courte traversée, je pourrai faire un premier pansement sommaire à la plaie du crâne, qui me paraît assez grave.

— Monsieur est médecin ? interrogea l'un des pêcheurs.

— Oui, monsieur.

— Veuillez donc, ajouta-t-il en s'adressant à ceux qui l'entouraient, nous aider à porter le corps jusqu'au bateau où nous le déposerons.

Quatre vigoureux gaillards s'emparèrent de la jeune fille, avec les plus grandes précautions, et, guidés par le médecin, l'installèrent du mieux possible sur le bachot, heureusement d'assez vaste dimension.

En deux coups d'aviron, le canot fut lancé au milieu du courant, pendant que le docteur s'agenouillait près du corps de Julie toujours évanouie, et commençait le lavage de la blessure qu'elle avait faite au côté de la tête, près de la tempe. Ses épais cheveux noirs la cachaient. Mais, lorsqu'ils eurent été écartés, le médecin fit une moue significative qui annonçait clairement que la contusion lui semblait fort sérieuse et même dangereuse.

La tête avait évidemment porté sur une pierre aiguë et de forte dimension. La blessure lavée, le docteur y posa son mouchoir qu'il maintint avec la main afin d'arrêter l'écoulement du sang. Il terminait cette opération préparatoire lorsque le bateau aborda sur l'autre rive, près du pont.

Un établissement de marchand de vin se trouvait là. C'était justement celui où, quelques mois auparavant, cette même Julie qui gisait maintenant inanimée, en compagnie de Prosper Martin et de Désiré, avait comploté et préparé la tentative d'assassinat contre Jeanne d'Esparre, que nous avons racontée tout au long, dans la deuxième partie de ce récit.

Quelques buveurs, attablés sous les tonnelles, s'avancèrent pour s'informer de ce qui se passait. En deux mots, ils furent au courant de la situation, et l'un d'eux se détachant du groupe, se dirigea vers la maisonnette louée et habitée par la jeune fille, et que tout le monde connaissait à cet endroit.

Bientôt, la femme de chambre apparut toute éplorée. Un jardinier l'accompagnait, portant un matelas, avec l'aide du buveur, qui était allé prévenir au domicile de Julie. Celle-ci y fut doucement étendue.

Quatre hommes saisirent chacun un des coins du matelas et le cortège prit le chemin du petit chalet où Julie avait établi momentanément ses pônates.

Quelques instants après, la blessée reposait sur son lit. L'évanouissement n'avait pas cessé, et sa prolongation devenait inquiétante. Le docteur avait déjà écrit une ordonnance qu'on était allé porter chez le plus proche pharmacien, et, en attendant que le messager fut revenu, il visitait la malade, afin de s'assurer qu'elle n'avait point d'autre fracture que celle du bras.

Après s'être convaincu qu'il n'en était rien, il s'occupa de réduire cette fracture. La douleur de cette opération arracha Julie à sa léthargie. Elle poussa un faible gémissement, ouvrit les yeux, regarda autour d'elle d'un regard vague d'où la pensée semblait absente.

Tout à coup, ses yeux s'arrêtèrent sur la visage du docteur penché vers elle. Ils s'agrandirent démesurément ; puis une lueur d'intelligence les anima. Elle sourit, et sa belle tête se renversant en arrière, elle perdit de nouveau connaissance.

## XIX.

Robert, car nos lecteurs l'ont sans doute reconnu, resta encore quelque temps auprès de la jeune fille, lui prodiguant ses soins les plus attentifs, avec ce sentiment d'intérêt que lui inspirait la vue de toute souffrance.

La fracture du bras, fracture simple, ne présentait pas de danger et l'inquiétait peu. Cela se guérirait vite et bien. Il se préoccupait davantage de la blessure à la tête, qui était profonde et à la suite de laquelle il redoutait quelque complication possible.

Il en fit un pansement très habile, laissa une ordonnance, expliqua à la femme de chambre ce qu'elle avait à faire auprès de sa maîtresse, et Julie ayant repris connaissance et paraissant dans un état relativement satisfaisant, il se retira en déclarant qu'il reviendrait dans la soirée.

En sortant de chez sa malade, le docteur se dirigea immédiatement vers la demeure de sa mère, madame veuve Dauray.

Ah ! s'il avait su que cette fille, jeune et jolie et semblant de caractère excentrique, à laquelle il venait de donner ses soins et qu'il se promettait bien de guérir en employant toutes les ressources de son art, était l'auteur de tous ses maux et de ceux de Jeanne ; s'il avait su que cette fille avait voulu la mort de mademoiselle d'Esparre, avait tenté de la faire périr, menaçait encore son existence, qui sait si, malgré les sentiments d'humanité qui parlaient en lui devant toute souffrance, il ne se fût pas enfui loin d'elle, l'abandonnant à la maladie, à la mort ?

Mais il ne savait rien. Il ne connaissait pas plus Julie qu'elle ne le connaissait, et le hasard ou la providence, tout à coup, les réunissait, les mettait en rapports.

Nous verrons, avant peu, ce qu'il devait résulter de cette rencontre.

Depuis son acquittement, depuis le départ de Jeanne, le docteur Robert Dauray n'avait point quitté sa mère, était resté près d'elle à Saint-Maur-des-Fossés.

D'abord, la santé de la pauvre femme, ébranlée par tant d'horribles secousses, demandait les soins les plus incessants. Ensuite, le bruit, le scandale de l'accusation, du procès, pesant toujours sur son nom, Robert avait horreur de se retrouver dans le monde, de rencontrer des gens qu'il avait connus jadis.

Aussi s'était-il contenté depuis trois mois, de soigner les quelques malades des environs. Il y était connu, et, nous devons le dire, profondément estimé. Là, personne ne l'avait jamais cru coupable. Les gens du pays étaient d'une discrétion par-

faite avec lui, ne lui parlaient jamais du passé et avaient même, par une sorte d'entente tacite, ayant remarqué qu'aux malades venus du dehors pour la saison d'été, il ne donnait que son nom de Robert, la délicatesse de respecter son secret et d'en devenir complices.

Lorsqu'il rentra chez sa mère, celle-ci lui remit une lettre qui venait d'arriver à son adresse. Robert la prit et l'ouvrit avec l'indifférence morne qu'il apportait à la plupart des actes de sa vie, lorsqu'il se trouvait loin de la femme qu'il adorait et qui emportait avec elle son âme tout entière.

Cette lettre était de l'un de ses anciens professeurs, médecin de grand renom, une des sommités de la faculté de Paris et qui conservait un très grand attachement pour Robert. Le docteur R... avait lors du jugement, témoigné en faveur de son ancien élève en termes les plus chaleureux, et Robert, après son acquittement, était allé lui en exprimer sa profonde reconnaissance.

A cette occasion, le docteur R... lui avait dit :

—Ne perdez pas courage ! Je m'occuperai de vous !

La lettre qui arrivait apportait la preuve que son ancien maître, en effet, ne l'avait pas oublié.

—Mon cher ami, disait cette lettre, venez me voir le plus promptement possible. J'ai à causer avec vous d'une affaire "sérieuse" pour vous.

"Votre tout dévoué, D'R..."

—J'irai demain, fit Robert assez indifféremment, après avoir communiqué la lettre à sa mère.

Après son dîner, Robert, comme il l'avait promis, retourna près de Julie. Il trouva la blessée dans une grande prostration avec un peu de fièvre.

Il prit la femme de chambre à part.

—Je ne crois pas, lui dit-il, qu'il y ait de danger réel, du moins pour le moment. Cependant l'état de votre maîtresse présente une certaine gravité, et il lui faut des soins intelligents et assidus. Il faudrait donc faire prévenir la famille de mademoiselle... Comment s'appelle-t-elle ?

—Mlle Verdier.

—Est-ce que sa famille habite Paris ?

—Non, monsieur. Je vous dirai même que mademoiselle n'en a jamais parlé... et je suppose qu'elle n'en a point.

—Ah ! fit Robert.

—Est-elle mariée ? ajouta-t-il avec une légère hésitation.

—Non, monsieur.

—Mais elle n'est pas sans connaître quelques personnes ?

—Mademoiselle vit très retirée. Seulement, il y a un monsieur qui vient la voir quelquefois.

Robert sourit.

—Bien, fit-il. Je comprends ! Alors, il faudrait prévenir ou faire prévenir ce monsieur.

—Je demanderai son adresse à mademoiselle, répliqua la femme de chambre, qui pensait à Prosper Martin, dont, en effet, elle ignorait l'adresse, et qui avait cessé de venir depuis quelque temps, à la suite d'une scène violente avec la jeune fille.

Toute cette conversation s'était passée à voix basse, près de la fenêtre, assez loin du lit où reposait Julie.

Il retourna près d'elle. La fièvre augmentait, la respiration était plus courte et un peu haletante.

—Il faut absolument que quelqu'un veuille la malade, cette nuit, dit-il ; et, s'il survenait des complications, venez me chercher.

Le lendemain encore, il retourna près de la blessée, avant de se rendre à Paris, chez le docteur R... La beauté, la jeunesse, l'isolement de Julie, l'intéressaient ; puis il y avait la passion du médecin qui s'était promis de la sauver.

Comme il le regardait, l'enflure à la tête avait augmenté, Julie ne pouvait plus ouvrir les yeux et ne voyait plus rien.

—Le docteur lui paria. C'est à peine si elle put lui répondre. Cependant elle avait travaillé en entendant la voix du docteur.

—Vous êtes le médecin qui m'avez donné les premiers soins n'est-ce pas ? balbutia-t-elle.

—Oui, mademoiselle, répondit-il.

—C'est cela, je reconnais le son de votre voix.

Elle se tut un instant et reprit.

—C'est vous aussi, qui m'avez parlé, quand je passais emportée par mon cheval ?

—En effet, mademoiselle. Mais, je vous en prie ne parlez pas trop. C'est un effort qui vous fatigue et augmenterait votre fièvre. Ce qu'il faut, avant tout, c'est le calme, un repos absolu !

Et Robert s'éloigna pour écrire une nouvelle prescription.

—Je suis bien laide, n'est-ce pas ? reprit-elle tout à coup quand elle entendit le docteur revenir près d'elle.

—On n'est jamais laide pour un médecin, répondit-il doucement. On est malade, voilà tout.

—Est-ce que je serai défigurée ?

—Oh ! non ! pas le moins du monde.

—Vous me le jurez ?

—Je vous le jure !

Il passa comme un vague rayonnement de joie sur le visage tuméfié de la jeune fille.

Robert s'apprêtait à partir.

—Un dernier mot, docteur, fit-elle plus faiblement.

—Que désirez-vous, mademoiselle ?

—Votre nom ?

—Le docteur Robert.

—Merci !

## XX.

En sortant de chez Julie, Robert alla faire quelques visites chez différents malades qu'il soignait, puis il rentra déjeuner chez sa mère, et, le déjeuner terminé, partit aussitôt pour Paris. Il se rendait chez le docteur R..., dont nous avons reproduit la lettre dans le chapitre précédent.

Le docteur R..., demeurait place du Panthéon. Robert n'eut qu'à dire son nom ; il fut introduit immédiatement.

—Que je suis content de vous voir, s'écria l'éminent praticien, en serrant chaleureusement les mains de son ancien élève. Vous n'avez pas perdu de temps, et vous avez bien fait. Voyons, causons un peu. Que faites-vous ?

—Hélas ! peu de chose ! répliqua Robert.

—Vous avez tort. Avec vos connaissances, votre haute valeur médicale, et à votre âge, il faut vous remuer, agir, conquérir la fortune.

—Un moment, j'ai eu cette ambition, et l'espoir même de réussir. Mais depuis, il s'est accompli tant d'événements...

—Oui, oui, je sais. Mais il ne faut pas se laisser aller au découragement. On revient de plus loin, croyez-moi. Que diable ! vous avez été acquitté.



— Sans doute, acquitté. Mais je ne serai réhabilité que le jour où l'on découvrira les véritables coupables.

— On les trouvera ! D'ici là, relevez la tête et ne jetez pas le manche après la cognée. Vous êtes jeune encore. L'avenir vous appartient. D'ailleurs, il est inutile que vous restiez à Paris ou dans ses environs. Je comprends que vous y ressentiez quelque gêne. Aussi, j'ai cherché pour vous comme je vous l'avais promis, et je crois avoir trouvé ce qui vous convient.

— De quoi s'agit-il ?

— Une affaire superbe.

— Vraiment !

— Oui.

Le docteur R... se renversa sur le dossier de son fauteuil.

— Que diriez-vous si l'on vous offrait de vous mettre à la tête d'une maison de santé en plein rapport.

— Je dirais, en effet, que cela est superbe. Mais où est ce ? Et dans quelles conditions ?

— La maison de santé est située à Evian les-Bains, sur le lac de Genève, en Savoie. Elle peut recevoir facilement quarante malades. Le docteur qui la dirige et qui l'a fondée est un de mes amis. L'immeuble lui appartient. Il voudrait se retirer, comme on dit, après fortune faite. J'ai su par lui son désir et il m'a prié de lui trouver un successeur. Naturellement, j'ai pensé à vous. L'affaire vous convient-elle ?

— Il faudrait que je fusse bien difficile, mon cher maître, pour qu'elle ne me convint pas. Cela est magnifique. Mais...

— Mais l'argent, allez-vous dire ?

— Evidemment. On veut vendre n'est-il pas vrai ?

— A coup sûr !

— Eh bien ! où voulez-vous que je trouve la somme nécessaire, car, je connais l'établissement et le prix en doit être fort élevé.

— Trois cent mille francs !

Robert sourit tristement.

— Je n'ai pas le sou.

— Ne connaissez-vous personne qui puisse vous commander ?

— Absolument personne !

— Voyons, fouillez bien dans vos souvenirs.

— Oh ! c'est bien inutile.

— N'avez-vous pas d'amis qui aient assez de confiance dans votre talent et votre probité pour vous prêter une somme que l'immeuble lui-même garantirait ?

— Mes amis sont d'anciens camarades d'école, tous plus ou moins besogneux, qui luttent péniblement contre les commencements difficiles de notre profession.

— Voyons, mon cher Dauray, je vous aime presque comme si vous étiez mon fils, et, si j'avais le capital qu'il vous faut, j'en disposerais à l'instant en votre faveur, sachant que je ne cours aucun risque. Mais, hélas ! mes ressources ne me permettent point de vous aider en cette circonstance. Toutefois, j'ai des relations assez étendues. Je m'adresserai à quelques capitalistes à qui j'ai eu le bonheur de sauver plus ou moins la vie. Mais, de votre côté, il me semble que vous pourriez tenter une démarche dont le succès me paraît assuré.

— Quelle démarche ? Et auprès de qui ?

— Eh ! parbleu, mon cher Dauray, il existe de par le monde une certaine personne qui est fort riche, avec qui vous êtes au mieux, et qui serait heureuse, je n'en doute pas, de vous rendre ce service.

Robert rougit.

— Je ne sais de qui vous voulez parler, — répliqua-t-il froidement.

— Madame de Noiville !

Robert tressaillit.

— Elle est, je ne dirai pas la dernière personne à qui je m'adresserais, mais la seule. À qui je ne m'adresserai jamais, dans une semblable circonstance.

— Pourquoi cela ? Elle vous aime, vous l'aimez. Tout le monde s'attend un jour ou l'autre à votre mariage...

— Seulement, cher maître, elle est déjà trop riche, beaucoup trop riche pour moi. On a assez dit, on dira assez, que la fortune était le point de mire de mon ambition.

— Votre conduite a prouvé le contraire !

— N'insistez pas, je vous en prie. J'adore Jeanne. Je sais qu'elle m'aime. Mais je mourrais de faim, avant de lui demander un service d'argent quel qu'il fût, justement parce que je l'aime. Je n'ai que trop souffert, je ne souffre que trop, de cette différence de fortune qui a eu notre séparation et amené tous nos malheurs. Et ce que je ressens est si légitime, même en le supposant exagéré, et Jeanne d'Esparro me connaît et me comprend si bien, que jamais il ne lui viendrait à l'esprit de me faire une pareille offre.

Le docteur R... avait écouté en silence son jeune ami.

— Allons, lui dit-il brusquement en lui tendant la main ; je suis un vieux radoteur, et je crois que c'est vous qui avez raison.

— J'étais sûr que vous m'approuveriez !

— Sans doute ; mais ce n'est point avec de beaux sentiments que se font les affaires. Et il serait malheureux de laisser échapper une pareille occasion... qui ne se retrouvera peut-être jamais. Enfin, il n'y a pas péril en la demeure. Personne ne connaît encore la situation. Je suis le seul à qui mon ami d'Evian se soit adressé. Je vais lui écrire de me garder le secret jusqu'à nouvel ordre. Peut-être y aura-t-il moyen d'arranger les choses à votre avantage. J'y réfléchirai. D'ici là, travaillez, espérez. Ne vous découragez pas !

— Quoi qu'il advienne ! s'écria vivement Robert, en se levant pour prendre congé, croyez bien que je n'oublierai jamais vos bonnes intentions et cette nouvelle preuve de votre sincère et active amitié pour moi.

— Ne parlons pas de cela. Revenez me voir de temps en temps. J'ai idée que nous aboutirons à un résultat plus favorable que vous ne croyez.

— Oui, se disait Robert pensif, en regagnant le chemin de fer de Vincennes ; c'eût été magnifique. Cela me mettait, au point de vue de la position, sur une sorte de pied d'égalité avec Jeanne, et cela me rapprochait d'elle. À Evian, je respirais presque l'air qu'elle respire. Je verrais le ciel qu'elle voit. Nos regards se croiseraient à travers le lac qui seul nous séparerait.

— Mais c'est trop beau ! ajouta-t-il avec un profond soupir.

## XXI.

Pendant ce temps, Désiré Martin poursuivait, avec la terrible tenacité que nous lui connaissons, la réalisation de ses sinistres projets. Mais, depuis le départ de Jeanne pour la Suisse, il n'avait pu retrouver sa piste.

Désiré, comme on dit, était prêt à donner sa langue aux chiens. En attendant, il ne décollerait plus.



La mère Martin, chez qui le drôle était retourné prendre domicile, subissait le contrecoup des déconvenues de son Benjamin. La vieille femme n'était plus au courant de rien et son fils chéri l'envoyait promener avec mauvais humour, lorsqu'elle se hasardait à faire quelque question indiscrète au sujet de "l'affaire".

Un matin, le sinistre gamin était sorti de bonne heure, se disant :

— Il doit y avoir un moyen, cependant ! Allons voir Prosper !

Désiré remonta aussitôt vers les Batignolles.

C'était là que son frère avait établi ses pénates, depuis la catastrophe qui l'avait replongé dans la misère et rejeté dans sa vie de bohème d'autrefois, son état de fortune actuelle ne lui permettant plus de conserver le logement de l'avenue Trudaine, relativement confortable.

Prosper habitait à présent une chambre garnie, au haut d'une vaste maison de la rue des Dames, une chambre, avouons dit : maussarde eût été plus exact.

Quand Désiré s'informa de son frère, à la concierge de ladite maison, cette dernière lui répondit :

— Il n'est point rentré cette nuit.

— Hier, vous a-t-il dit où il allait ? demanda Désiré, qui ne s'attendait guère à trouver son frère chez lui.

— Il allait à son restaurant habituel.

— Bien ! pensa Désiré, il a passé la nuit à boire et à jouer, je vais le trouver dans un propre état. Enfin, n'importe !

Et Désiré, après avoir remercié la concierge de son renseignement, remonta la rue des Dames et gagna l'avenue de Clichy qu'il suivit jusqu'à la ruelle des \*\*\*. Cette ruelle sombre, étroite et mal bâtie, est assez peu fréquentée.

Au milieu, on distinguait une maison élevée de trois étages dont un marchand de vin restaurateur occupait le rez-de-chaussée. L'intérieur, sombre comme la ruelle elle-même, se composait d'une grande salle noire et enfumée, précédant une seconde salle plus petite et aérée par deux fenêtres devant lesquelles s'étendait une cour plantée de quelques arbres chétifs.

La clientèle de l'établissement se composait d'ouvriers du quartier, pour majeure partie. Quelques petits employés y venaient aussi prendre leurs repas, ainsi que bon nombre de déclassés de barrière. Ceux-là se réunissaient dans une salle à part, au sous-sol, mal éclairée et dont l'entrée s'ouvrait au fond d'un petit cabinet construit sur le terrain de la cour. Là ne pénétrait pas qui voulait.

Cette salle, en effet, après les heures des repas, devenait un simple tripot où l'on jouait clandestinement.

C'est là que Désiré fila tout de suite et sans hésiter, après avoir traversé les deux salles, honnêtes. Il frappa à une porte hermétiquement close, derrière laquelle on entendait le murmure confus de voix nombreuses. Aussitôt il se fit un grand silence.

Désiré frappa une seconde fois trois coups également espacés. Ce fut le patron qui vint ouvrir, en personne, après ce second appel.

— Ah ! ah ! c'est toi, moucheron ! s'écria le marchand de vin, qui paraissait connaître Désiré, lequel était venu sans doute plus d'une fois relancer son frère jusque dans ce bouge. Est-ce que tu viens tâter de la dame de pique ?

— Ma foi, non ! répliqua Désiré. Vous savez bien que je ne joue pas, moi. Je suis encore trop jeune. Je n'ai pas d'argent. Je viens voir Prosper. Est-il là ?

— Jo le crois bien. Il a couché ici sur une banquette. Entro.

Dans cette salle, assez grande, l'odeur du tabac et des liqueurs frolées vous prenait à la gorge.

À l'extrémité opposée à la porte, une dizaine d'individus, les traits tirés, les yeux rougis par les excès, l'insomnie et la passion dévorante du jeu, se livraient aux douceurs du "lanquenot".

Au moment où Désiré aperçut son frère, c'était lui qui tenait la banque. Le jeune bandit s'approcha silencieusement de Prosper, le regardant avec dépit et mépris.

Son aspect, en effet, était des plus pitoyables, mal vêtu de vêtements fripés, une chemise sale, le teint plombé, la voix éraillée, on voyait qu'il avait repris ses anciennes habitudes, et que Julio n'étant plus là pour le surveiller et le maintenir dans une certaine mesure, il s'abandonnait, désormais sous les incitations de la misère et de la paresse, au vice crapuleux.

Prosper se retourna, reconnut son frère et se leva vivement.

— Toi ici ! — fit-il à voix basse en l'entraînant à une autre table où il ne se trouvait personne. Est-ce qu'il y a du nouveau ?

— Non. — Nous avons à causer.

— Eh bien ! causons. Là-bas, ils jouent, ils ne s'occuperont guère de nous !

Désiré s'assit en face de son frère.

— Il faut absolument savoir ce qu'est devenue la comtesse de Noiville, — lui dit-il en regardant avec inquiétude autour de lui.

— Voilà deux ou trois mois que tu répètes le même refrain. Ce n'était pas la peine de me déranger.

— Si, car, toi, tu peux avoir ce renseignement que je n'ose demander.

— Moi ?

— Oui, toi, certainement.

(A CONTINUER.)

Commencé le 13 Décembre 1883—No. 207.

**INFORMATIONS** — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit :—Un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er juillet 1880, et les files complètes (brochures) des années 1881, 1882 et 1883, aux conditions ci-haut mentionnées.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (le 1er janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

**PREMIÈRE ANNÉE, 1880**—*Le Colporteur Bandit, La Duchesse de Nemours, Les deux Frères, Le Grand Vaincu, Le Percepteur de Marsey, Sauvé par un Violon, Souvenir d'un Juré, Conte Normand, Gauloueries homériques*. — Les premiers numéros de cette année sont épuisés, mais à l'exception des deux premiers ouvrages mentionnés, nous pouvons fournir tous les autres au complet.

**DEUXIÈME ANNÉE, 1881**—*Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exili l'Empoisonneur*. — Ce dernier roman se termine en 1882.

**TROISIÈME ANNÉE, 1882**—*Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exili l'Empoisonneur (suite et fin), La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Tenancier Sanglant, La Fille de Marguerite*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

**QUATRIÈME ANNÉE, 1883**—*La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant (suite et fin), Les Drames de l'Argent, Les Meurtres de l'Héritière*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

MORNEAU & C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS,  
Boîte 1986. 475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)